

Le Canard

MONTREAL, 29 AVRIL 1882

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annonces: Première insertion, 10 centes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass., est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATREAU & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.
Boite 375.

Chronique d'Ottawa

Commençons d'abord par rectifier deux erreurs typographiques commises dans ma dernière chronique. Je t'envoie un calembourg des plus idiots sur le mot *Tudor*, et pendant que tu dors de ce sommeil troublé qui est le partage des grands pêcheurs, le typographe qui ne dort jamais, (pas lui,) lorsqu'il s'agit de faire des coquilles, me fait dire *Idor*. Je vois d'ici l'immense impulsion que ce mot, parfaitement étranger à tous les dictionnaires connus, a dû donner à la grande œuvre de la désopilation de la rate humaine. Plus loin je te disais: "Les mandataires du peuple se gaudent sur une vaste échelle" et le typographe en question a cru devoir prendre sur lui d'affirmer qu'ils s'engourent sur l'échelle en question. Je ne conteste pas la vérité de cette assertion, mais je laisse au coupable la responsabilité de s'être servi du langage des journaux à grand format.

Il y a bien, à part cela, quelques autres irrégularités, mais ce sont de simples fautes d'orthographe et je ne veux pas empiéter sur le terrain de *Tarred Devil*, un américain qui s'est chargé tout spécialement de la petite critique depuis qu'il a francisé son nom.

Le nommé Pierre Contant dit Gladstone, contre-maître dans la fabrique de loi appartenant à la mère Victoire, s'est fait rudement brosser, en théorie, par le nommé Lenoir dit Blake. Cela a d'autant plus surpris les camarades que les deux individus en question ont coutume de voter ensemble dans la même galère. Mais ce jour-là il y avait lutte entre les députés fédéraux pour savoir lequel éprouvait l'amour le plus passionné pour la race hibernienne, le dévouement le plus inaltérable aux intérêts de l'Irlande. Il y a bien des mauvaises langues qui prétendent que l'approche des élections générales n'est pas étrangère à cette recrudescence de sympathie en faveur de Patrick, mais tout le monde sait que le premier devoir de nos députés est de s'occuper des intérêts des autres pays. On ne peut pas exiger qu'ils passent tout leur temps à chanter le louange de la métropole, et dans l'intérêt même de l'empire britannique, ils étaient tenus de régler, une fois pour toutes, la grande question de l'autonomie de la Verte Brio. Maintenant que la chambre des Communes du Canada s'est prononcée en faveur du *Home Rule* il n'y aura plus en Irlande ni meurtres, ni troubles, ni sédition, ni misère, ni pauvreté.

* * *

M. Costigan a fait adopter une ré-

solution très humble et très modérée, mais qui, dépouillée de tout son embellissement, veut dire ceci: "Vous êtes là bas, dans les brumes de la perfide Albion, un tas de muflés qui volez, pillez, et assassinez les Irlandais-Catholiques depuis le XVI^{ème} siècle. Il faut que ça finisse." La docilité avec laquelle les députés orangistes vous ont avalé cette pilule-là est quelque chose d'admirable. A peine deux ou trois ont-ils protesté, et encore, n'ont-ils pas osé voter contre l'adoption de l'adresse. D'autres ont profité de l'occasion pour se montrer beaucoup plus Irlandais que les Irlandais, ce qui est assez difficile. Et voilà comment le nommé Lenoir dit Blake a fait la leçon au nommé Pierre Contant dit Gladstone. Il est vrai que ce dernier était loin, mais ça lui apprendra à maltraiter les protégés de nos députés.

* * *

Le susdit Lenoir parle beaucoup et fait beaucoup parler de lui dans le moment. Ne voilà-t-il pas qu'il s'est avisé de vouloir nous obtenir le droit de traiter directement avec les nations étrangères sans être obligé de demander la permission de l'Angleterre! Tu comprends que le simple honneur d'un principe aussi subversif a suffi pour mettre le feu aux poudres et pour rappeler tous ceux qui n'ont pas inventé cette matière explosive, au sentiment de ce qu'on est convenu d'appeler la loyauté à la Couronne britannique.

Tant qu'il ne s'agit que de demander l'indépendance de l'Irlande (une mi-dro, quoi!) on pouvait bien se permettre de réclamer, mais demander des concessions en faveur du Canada, c'est presque une trahison aux yeux de nos ultra-loyaux. A l'instar des reporters de journaux à grand format, je crois devoir te donner un résumé des discours prononcés sur cette question.

M. BLAKE.—Faut envoyer des commis-voyageurs à l'étranger. Nous sommes près de cinq millions et nous nous multiplions et c'en est une bénédiction. Quand Jean-Baptiste va faire son marché, il n'aime pas que Victoire soulève le couvercle du panier pour voir ce qu'il a acheté. Je suis pour le maintien du lien colonial.

SIR JOHN.—Sir Athée Galt nous suffit. Il s'est balladé à Paris, Madrid et Londres, et partout où il a fourré son grain de sel, les affaires ont raté complètement. Moi je suis né sujet anglais, je suis encore sujet à caution et je veux mourir sous..... le drapeau anglais. Tu sais que je ne me suis pas fait nommer membre du conseil privé pour rien. A d'autres! Va te promener avec ton indépendance canadienne déguisée sous le nom d'indépendance commerciale. La mère Victoire réchauffe le Canada dans son tablier. Si tu coupes les cordons de ce machin-là, qui est le drapeau anglais, tu m'enlèves du coup tous les cordons des ordres de chevalerie dont je suis membre, et comme Gambetta, je tiens au cordon bleu.

M. De COSMOS.—Ah ça! vous autres, attachez-vous aux cordons du tablier de la bonne femme si le cœur vous en dit. Moi je ne veux pas qu'on me tienne emmailloté tout le temps de ma vie. Je vote pour Monsieur Blake.

M. OUIMET.—Moi, je suis contre l'indépendance, seulement, je suis en faveur de l'indépendance. Je tiens au lien colonial et j'y tiens si fortement que j'espère le briser quelque'un de ces quatre matins. Je vote pour M. Blake.

M. COURSOL.—Moi je me cramponnerai toujours aux cordons du tablier de la vicille, mais s'il peut casser, c'est là que j'en aurai un fun. Je vote pour M. Blake.

M. ROYAL.—Moi je trouve que M. Blake a raison en tous points, c'est pour cela que je voterai contre lui. Je suis pour l'indépendance. Seulement, il ne faut pas le dire—chut... Qu'on pose la question carrément et l'on verra ce que je ferai.

Sir Hector Langevin.—L'Angleterre est une bonne mère... Son drapeau est un beau drapeau, magnifique flanelle rouge. Elle nous a toujours défendu contre... la prospérité qui démoralise. Elle nous défend encore... de régler nos propres relations commerciales. Elle m'a donné des belles bebelles et je m'appelle Sir grâce à elle. Hourra pour l'Angleterre! En 1775, en 1812-13, en 1865-6 nous avons défendu le territoire anglais, mais elle nous a généreusement prêté son appui moral pour nous aider à soutenir des guerres qu'elle nous avait attirées par sa politique. Tout récemment nous avons failli nous faire bombarder par les Russes pour les beaux yeux de l'Angleterre. Nos pères ont combattu sous le drapeau Anglais et contre le drapeau Anglais. Hourrah pour la Reine! Je suis contre la motion de l'honorable membre pour Durham.

M. HOUDE.—Je me proposais de voter contre les résolutions, mais après le discours éloquent du Ministre des Travaux Publics, pas d'affaires. Tu sais, l'ami Hector, il ne faut plus nous la faire à l'Anglaise. Attends que tu sois chevalier du bain pour essayer de nous laver la tête.

M. MACDOUGAL.—Je suis pour la loyauté, je ne veux pas de l'indépendance, mais je veux de l'indépendance.

M. MACKENZIE.—As tu fini, Aglaé? Je suis pour le lien colonial, je vote pour l'indépendance.

Et l'incident est vidé.

Confrérie du Veuvage Joyeux

Chaque année, lorsque le printemps revient, avec les fleurs et le chant des oiseaux qui discutent dans leur joyeux babillard l'architecture du nid qui va être le témoin de leurs amours... (Peste! tu vas dire, le séjour de Bytown a mis diamtralement de poésie dans la boucle de mon correspondant!) mais laisse-toi faire, et prête à mes nobles accents une oreille aussi attentive que démesurée. La nouvelle que je vais t'insinuer dans le tuyau de l'entendement sera accueillie par des transports de joie dans tout le Canada, dans l'univers entier, et dans mille autres lieux.

Je voulais donc t'apprendre qu'au printemps, à Bytown, on se marie, beaucoup, souvent, en grand nombre, à l'aurore du jeune âge, au déclin de la vie, quand il pleut et quand le soleil sourit aux amours, et cela gaiement, au carillon joyeux des cloches d'église, aux sons mélodieux de l'or-

gue et de voix enchanteresses, qui souhaitent aux conjoints l'harmonie, la paix, le bonheur..... et beaucoup d'enfants, la multiplication de ces petits êtres étant, d'après les auteurs les plus sérieux, une couronne, une récompense accordée aux époux qui s'aiment tendrement.

Aussi, la bonne et paisible population de Bytown voit-elle, dans un mariage, les pronostics les plus heureux. L'œil des veufs s'anime tout-à-coup, les veuves les plus éplorées relèvent leur voile pour voir passer la fête, les cloches tintent, l'encens fume, la cérémonie inspire une douce joie à tous les assistants. Vous autres, gens blasés du grand Montréal, vous ne comprenez point ces extases; venez un jour admirer les figures épanouies de notre population outouaisienne, lorsqu'elle assiste à l'une de ces fêtes... de famille, ma foi! Contemplez sa sérénité, enviez son bonheur.

Tout récemment, on célébrait, avec grande pompe, dans une belle église de cette ville, où il y en a presque autant qu'à Brooklyn, le mariage de deux jeunes fiancés appartenant à la meilleure société. La foule était nombreuse, l'autel paré comme aux jours de fête, (détail nouveau dont je veux enfin t'entretenir, après m'être laissé aller à mes émotions du printemps, moi aussi) en tête du chœur de musiciens et musiciennes qui avaient voulu célébrer l'heureux événement, on remarquait trois veuves qui chantaient avec une âme, mais une âme! avec un entrain, mais un entrain! Oh! que de réflexions saugrenues le chant de ces veuves a fait passer par ma tête. Peu s'en est fallu que mes cheveux se dressassent (je te recommande ce subjonctif) d'horreur! Heureusement que j'ai su me contenir, et pour cause. Mais piquons au plus court. Informations prises, ces trois veuves qui ne semblaient avoir, pour leurs défunts, aucune des folles tendresses d'Artémise pour Mausole, sont les gaies fondatrices d'une nouvelle association connue sous le nom de "Confrérie du Veuvage Joyeux." Cette confrérie, de fondation toute récente, a déjà recruté un nombre immense d'adeptes à Bytown, et dans tout le pays. Ses règlements sont marqués au coin de la plus grande sagesse et de la plus saine philosophie. En voici deux ou trois que je veux te communiquer tout de suite.

ARTICLE 118.—Le veuvage, trop éploré et trop long, est considéré comme une perturbation de l'ordre social. Les afflictions sont assez nombreuses dans ce bas monde, sans que les veufs et les veuves viennent encore attrister, par des pleurs, des sanglots, des orbes trop larges pour leur coiffure, des voiles noirs trop sombres et des bandeaux trop blancs, une société qui veut rire et batifoler à ses heures.

ARTICLE 128.—Après avoir pleuré comme de juste, des époux toujours regrettés et regrettés, les veuves qui deviendront membres de cette Confrérie devront engager les jeunes gens à se marier, à se marier avec éclat, la joie au cœur, les chants mélodieux sur les lèvres, et pourront même, dans certains cas, assister à ces fêtes, prêter leur expérience à ces organisations, pour faire ainsi enlever les vieux garçons et les veufs endurcis, et les engager à cuevler le plus tôt possible.

dit M. Moulleron.

—J'en ai une, mais précisément parce qu'elle est bonne.....

—Hum! je comprends... Alors, un cellier, la moindre des choses.

—Il y a le petit apprentis, au fond du jardin.

—Le petit apprentis, c'est ça.

—Mais il ne ferme pas.

—Diable! et la remise?

—Ah! la remise, elle ferme.

—Alors...

Sur cet «alors» M. Moulleron, M. le maire et le père Mathias se regardèrent, et leurs gestes à tous trois exprimèrent l'entente la plus cordiale.

—Allons, dit le garde champêtre en me poussant.

Je me laissai conduire. J'étais tellement abasourdi de tout ce qui m'arrivait que je n'eusse pas fait plus de résistance s'il se fut agi de marcher à la guillotine. On ferma sur moi la porte de la remise, dont j'entendais grincer la serrure rouillée; puis, pour plus de sûreté, on alla chercher encore un cadenas, et enfin je ne sais quelle traverse de bois dont on acheva de barricader l'entrée.

Il y avait un quart d'heure que j'étais là-dedans, livré aux réflexions les plus amères, quand je vis un museau, le museau de Phanor, paraître à la baie que les planches trop courtes ménageaient sous la porte.

Phanor, sans doute moins cadenasé que moi, avait retrouvé ma piste, et semblait vivement désireux de me rejoindre; mais le passage était trop étroit; un autre se fut découragé; lui gratta laborieusement la terre de ses pattes, il fit si bien qu'au bout de quelques instants il pénétrait, à la faveur d'un petit effort, dans le noir tandis qu'il j'étais prisonnier.

Décidément, Phanor tenait à moi.

Dans mon malheur, je n'eus pas le courage de lui garder rigueur et je le caressai. Sans s'en douter d'ailleurs, par son instance à me rejoindre, il venait de ranimer mes forces abattues. L'exemple de Phanor m'avait montré comment la volonté triomphe de tous les obstacles, je me dis que, puisque avec de l'adresse on pouvait entrer dans ma maison avec de l'adresse encore il devait y avoir moyen d'en sortir.

Mon imagination s'échauffa. Toutes les évasions célèbres me revinrent à la mémoire. Je pensai à Lutude, au baron de Treuck, à Sidney-Smith, à Casanova, et, m'inspirant de ces illustres devanciers, je commençai, comme eux, par inspecter minutieusement l'endroit où je me trouvais.

C'était un réduit oblong, au fond duquel gisaient entassées toutes sortes de choses confuses. Le seul jour qui éclairait vaguement ce epharmanum arrivait par-dessous la porte. Je crus du moins que c'était le seul, jusqu'à ce qu'une inspection de plus en plus approfondie du lieu m'eût fait aviser une faible lucarne dans un des angles avoisinant le plafond. Je pensai qu'il pouvait y avoir là quelque chose ressemblant à une lucarne; cependant je n'en étais pas bien sûr.

Pour me fixer à cet égard, j'empoignai un grand panier à fond plat, que je dressai dans l'eucoiguure. Je calculais qu'en me tenant debout sur le fond, je pourrais atteindre avec la main le point où je soupçonnais une lucarne. Malheureusement, j'avais calculé sans le degré de moississure et de vétusté du panier. Mes pieds s'y étaient à peine posés que le fond cédait et que je m'abîmaï désagréablement dans les profondeurs de l'osier.

Si mon visage en fut un peu meurtri, mon courage, je puis le dire, n'en fut pas moins abattu. Je songeai avec raison que Lutude, dans ses tentatives d'évasions, s'y était repris plus d'une fois et qu'il lui en avait coûté beaucoup plus de temps avant d'arriver à ses fins.

(A CONTINUER.)

Abonnez-vous à l'Album Musical.